

Après l'Iran, l'US Navy à l'épreuve de la masse

par François Chauvancy

Le conflit iranien accélère la transformation d'une marine encore fondée sur quelques grandes plateformes vers une flotte plus distribuée, autonome et capable de soutenir un combat prolongé.

Le conflit contre l'Iran n'a pas remis en cause la supériorité technologique de la marine américaine. Il en a cependant révélé certaines limites. L'opération *Epic Fury* a confronté l'US Navy à ce que pourrait être une caractéristique essentielle des guerres navales de demain : un adversaire disposant de moyens relativement peu coûteux — drones, missiles, mines — mais capables, par leur nombre, de contraindre une flotte technologiquement très supérieure à consacrer une part considérable de ses ressources à sa propre protection.

Le détroit d'Ormuz a constitué l'un des premiers avertissements. Le déminage naval paraissait secondaire face aux porte-avions, aux sous-marins nucléaires ou aux frappes de missiles de croisière. Le désarmement des Littoral Combat Ships chargés de la lutte contre les mines a entravé l'action militaire navale américaine. Or, une puissance navale ne sert pas seulement à détruire la flotte adverse, mais à conserver la liberté d'utiliser la mer.

Un constat : la saturation, nouvelle donnée du combat naval

L'un des enseignements les plus importants d'*Epic Fury* concerne la défense des bâtiments américains. Entre le 28 février et le 1^{er} mai, neuf bâtiments de combat de surface opérant avec le groupe aéronaval de l'USS *Gerald R. Ford* ont tiré 207 missiles Tomahawk contre des objectifs iraniens. Dans le même temps, ils ont dû protéger le groupe naval et les voies de communication maritimes contre une menace persistante constituée de missiles et de drones d'attaque limitant la capacité de frappe offensive des navires.

En effet, les destroyers Arleigh Burke disposent d'un nombre important de cellules de lancement mais chaque cellule occupée par un intercepteur est une cellule qui ne peut pas recevoir une arme offensive comme le Tomahawk. Surtout, une fois les missiles consommés, le rechargement en mer reste aujourd'hui très difficile. Le programme TRAM — *Transferrable Reload At-Sea Method* — doit précisément répondre à cette faiblesse, mais il n'est pas encore opérationnel.

L'Iran a donc posé à la marine américaine une question qui se posera avec une tout autre ampleur face à la Chine : comment conserver suffisamment longtemps sa puissance de feu lorsqu'un adversaire peut multiplier les attaques ?

Cette interrogation explique l'intérêt croissant pour une défense à plusieurs niveaux. L'US Navy prévoit notamment l'intégration du PAC-3 MSE, aujourd'hui associé au système Patriot terrestre, au système naval Aegis. Parallèlement, les États-Unis veulent faire passer sa production annuelle d'environ 600 à près de 2 000 exemplaires. Mais le problème économique demeure. Un PAC-3 coûte quelque quatre millions de dollars, contre environ 35 000 dollars pour un drone Shahed iranien. Il est évidemment impossible de gagner durablement une guerre d'attrition dans ce contexte éminemment comptable.

La logistique, autre épreuve de l'endurance

L'endurance d'une flotte ne dépend toutefois pas seulement du nombre de missiles disponibles. La guerre contre l'Iran a montré que la logistique elle-même devient une composante du combat et, par conséquent, une cible. Au plus fort du dispositif, une vingtaine de bâtiments américains opéraient au Moyen-Orient avec environ 20 000 marins et fusiliers marins. Leur soutien représentait chaque semaine plus de 420 000 repas et près de huit millions de gallons de carburant (30 millions de litres) pour les aéronaves, auxquels s'ajoutaient les pièces de rechange, les munitions et les besoins d'entretien. Une telle force ne peut durer que si elle dispose d'un réseau de bases, de dépôts et de navires ravitailleurs capable de fonctionner sous la menace.

Or *Epic Fury* a précisément fragilisé ce réseau. La destruction, dès le 28 février, d'une base logistique navale cruciale à Bahreïn et la menace exercée par les missiles et les drones iraniens sur les autres ports de la région ont éloigné les points d'appui utilisables. Les bâtiments de ravitaillement ont dû aller chercher une partie de leurs approvisionnements jusqu'à Diego Garcia, à quelque 3 540 kilomètres, tandis que Singapour constituait une solution de repli beaucoup plus lointaine encore. En pratique, les groupes navals ont été contraints de recourir à des ravitaillements à la mer tous les cinq ou six jours.

Cette contrainte est loin d'être secondaire. Le ravitaillement à la mer immobilise pendant plusieurs heures le navire de combat et le bâtiment logistique sur des routes et à des vitesses coordonnées, ce qui accroît leur vulnérabilité. Il impose en outre une flotte auxiliaire suffisamment nombreuse, protégée et disponible. La liberté d'action d'un porte-avions ou d'un destroyer dépend donc autant de ses missiles que de la capacité à lui apporter carburant aéronautique, vivres, pièces détachées et munitions sans disposer de ports sûrs à proximité. Dans un affrontement contre la Chine, où les distances seraient supérieures et les bases avancées elles-mêmes menacées, cette question deviendrait encore plus critique.

La guerre a enfin souligné les limites du modèle de génération des forces conçu en temps de paix. Quatre des onze porte-avions américains ont été engagés dans le conflit et certains déploiements ont atteint des durées exceptionnelles : l'USS Abraham Lincoln a passé l'essentiel de neuf mois en mer sans escale, tandis que le déploiement de l'USS Gerald R. Ford devait dépasser 330 jours. La disponibilité future de la flotte dépend donc aussi du temps consacré à la maintenance, à la remise à niveau, à l'entraînement des équipages et au renouvellement des pièces. La logistique ne se situe plus derrière le combat : elle conditionne directement le rythme des opérations et la capacité de la marine à soutenir une guerre longue.

Vers de profonds changements

Le laser pour préserver les missiles

Cette opération donne une nouvelle actualité aux armes à énergie dirigée. Le chef des opérations navales, l'amiral Daryl Caudle, a directement tiré argument d'*Epic Fury* pour défendre leur développement. Son raisonnement est simple : les missiles doivent être réservés aux menaces les plus dangereuses — missiles balistiques, hypersoniques ou antinavires — tandis que des moyens beaucoup moins coûteux devraient traiter les drones et les autres attaques de saturation.

En théorie, un tir laser pourrait ne coûter que quelques dollars et permettre de conserver intact le stock de missiles du bâtiment. Il ne s'agit donc pas seulement d'une nouvelle arme, mais d'une manière d'augmenter indirectement l'endurance au combat d'un navire.

La technologie reste néanmoins loin d'être mature. Elle exige une importante production électrique, des systèmes de refroidissement et une intégration complexe avec les radars et les systèmes de combat. Des expérimentations ont eu lieu déjà depuis au moins 2021, sans aboutir à des solutions industrielles. Les destroyers Arleigh Burke Flight III disposent déjà de marges électriques réduites en raison notamment du radar AN/SPY-6. La véritable « flotte laser » nécessitera donc probablement des bâtiments conçus dès l'origine pour fournir l'énergie nécessaire.

À plus court terme, l'une des pistes évoquées dans le dossier consiste à installer progressivement des lasers modulaires ou conteneurisés (système Locust) sur les navires existants afin d'acquérir une expérience opérationnelle et de développer les tactiques d'emploi avant l'arrivée de systèmes plus puissants.

Vers une flotte hybride et distribuée

L'évolution la plus profonde pourrait être la constitution progressive d'une flotte hybride, associant les grands bâtiments traditionnels à des centaines, voire à terme des milliers, de plateformes autonomes.

Des navires de surface sans équipage sont déjà destinés à rejoindre le réseau de commandement américain et notamment Link 16. Capables de travailler en groupes, de surveiller de vastes espaces et d'échanger leurs informations avec les centres de commandement, ils doivent permettre de multiplier dans des environnements contestés les capteurs et les effecteurs sans multiplier dans les mêmes proportions les équipages exposés.

L'expérience iranienne renforce l'intérêt de cette évolution. À une menace fondée en partie sur la quantité doit répondre une marine capable elle aussi de retrouver la masse. Il ne s'agit plus nécessairement de construire uniquement des plateformes toujours plus sophistiquées et toujours plus coûteuses, mais de répartir les fonctions de détection, de commandement et de frappe tout en permettant leur redondance.

Cette orientation correspond au concept américain de *Distributed Maritime Operations*. Elle permet théoriquement de compliquer considérablement le ciblage adverse : détruire un bâtiment ou neutraliser un capteur n'entraîne plus la perte d'une fraction excessive des capacités de la force.

La contradiction de la « Golden Fleet »

C'est ici qu'apparaît cependant une contradiction majeure de l'évolution actuelle de l'US Navy. Tandis que les enseignements des conflits récents plaident en faveur de la dispersion, de l'autonomie et du nombre, l'administration Trump porte parallèlement le projet d'une « Golden Fleet » dont le symbole serait une nouvelle génération de très grands bâtiments de combat.

Les cuirassés envisagés pourraient déplacer de 30 000 à 40 000 tonnes, disposer de 128 cellules de lancement, de missiles hypersoniques, de lasers et, éventuellement, d'armes nucléaires. Ils offriraient la puissance électrique et les volumes nécessaires aux armements futurs. Mais ils concentreraient aussi sur une seule coque une puissance militaire et financière considérable, au moment même où missiles hypersoniques, sous-marins et essaims de drones rendent les grandes plateformes toujours plus vulnérables.

Cette hésitation entre concentration et dispersion est aujourd'hui l'un des grands débats de la marine américaine. Elle s'accompagne d'un problème encore plus concret : les États-Unis doivent retrouver leur capacité à construire des navires. Les chantiers sont saturés, les programmes accumulent les retards, la frégate Constellation a connu de graves difficultés et même le porte-avions *John F. Kennedy* a pris environ deux ans de retard. Le manque de main-d'œuvre qualifiée devient lui-même une question stratégique.

Pour conclure, une marine doit aussi pouvoir remplacer ce qu'elle consomme

Le conflit iranien rappelle ainsi qu'une guerre navale ne se gagne pas seulement avec les meilleures armes disponibles au premier jour du conflit. Elle se gagne également avec la capacité de produire, réparer, réarmer, ravitailler et remplacer, y compris lorsque les ports et les bases avancées deviennent eux-mêmes des objectifs ennemis.

Le projet de budget américain pour 2027 traduit cette prise de conscience : plus de 65 milliards de dollars (environ 56 milliards d'euros) sont prévus pour l'acquisition de 18 bâtiments de guerre et 16 navires de soutien, tandis que 53,6 milliards (environ 45 milliards d'euros) doivent financer des plateformes autonomes et la logistique en environnement contesté.

Il faut toutefois souligner que ces orientations avaient été décidées avant le début d'*Epic Fury*. Le conflit agit donc moins comme l'origine de cette transformation que comme son accélérateur et sa justification opérationnelle. Le Pentagone envisage en parallèle des financements supplémentaires considérables pour soutenir les opérations contre l'Iran et reconstituer les stocks consommés.

L'Iran aura finalement constitué pour l'US Navy un avertissement grandeur nature. Face à un adversaire pourtant très inférieur aux États-Unis sur mer, elle a dû simultanément frapper à longue distance, défendre ses bâtiments contre des attaques nombreuses, préserver la liberté de navigation et se préparer à une guerre des mines.

Ces contraintes seront démultipliées face à une puissance comme la Chine. La marine américaine de demain devrait donc rester articulée autour de porte-avions, de sous-marins et de destroyers fortement armés, mais ceux-ci seront progressivement intégrés dans un ensemble beaucoup plus vaste associant drones, navires autonomes, capteurs dispersés, défenses à énergie dirigée et moyens de guerre des mines robotisés.

Le véritable enseignement d'*Epic Fury* est peut-être là : la supériorité navale ne reposera plus seulement sur la qualité de quelques plateformes exceptionnelles. Elle dépendra de la capacité à durer, à disperser les risques, à absorber la saturation adverse, à maintenir des flux logistiques sous la menace et surtout à retrouver la masse industrielle indispensable à une guerre prolongée.